

Tous ensemble, tous ensemble !!

J'aime les manifs.

J'aime l'ambiance. Une ambiance faite de connivence qui n'a pas besoin de se dire entre copains retrouvés et inconnus qui ne le sont plus vraiment puisqu'ils sont là, animés par les mêmes convictions.

J'aime marcher au coude à coude avec un groupe qui porte en lui des revendications, des espoirs, des idéaux communs.

Je sens jubiler en moi ce quelque chose qui participe sans doute de ce que Jacques Lévine (attention, là, je vais faire «savant» !) appelle le moi groupal» et qu'il définit comme étant une espèce d'élan, un désir – aux sources vraisemblablement archaïques- qui nous pousse au-delà de nous-même, de notre corps propre pour « former groupe » avec les autres. Cette alliance provisoire peut avoir des buts ou des conséquences néfastes (comme dans le film «Dupont la joie» qui raconte l'histoire d'un lynchage), mais elle représente aussi «le désir d'un vivre avec ce qui nous entoure, à nous en nourrir et enrichir ce avec quoi nous nous solidarisons.» («Entre groupe et sujet : le moi groupal», *Je est un Autre* n° 12 d'avril 2002).

C'est pourtant la mort dans l'âme et la honte aux joues que je me retrouve place Denfert-Rochereaux, ce mardi 13 mai au lieu même où commence à s'ébrouer une des grandes manifs de ce printemps.

Car j'y suis par hasard et avec une joyeuse troupe d'enfants qui disent bien par leur présence que non seulement je ne pourrais me glisser dans le flot des manifestants, mais qu'en plus, je ne fais même pas grève !

Mon moi groupal aimerait dire, à tous ceux-là qui semblent porter dans leur regard sur nous tout le contraire de ce que j'aime y lire quand je suis parmi eux, que l'on n'annule pas un voyage à Paris avec des petits Alsaciens qui s'y préparent et s'en réjouissent depuis des mois et que je vous jure, je n'ai pas voulu cette rencontre...

Mais foin des crises aiguës de paranoïa, alors même que je suis la proie de toutes sortes de sentiments négatifs, le regard fiché sur le trottoir, retentit cette injonction émise sur le ton de la jovialité et que reprennent en chœur et les manifestants alentours, et les enfants ravis à la fois de voir de leur propres yeux ce qu'ils suivent d'ordinaire à la télé, et d'être les vedettes de l'instant : «Demi-tour / les-mêmes / avec-nous !»

Changement d'ambiance : il me faut à présent – et à contre-cœur - convaincre les enfants que non, ce n'est pas possible («Allez, maîtresse, on y va, c'est trop cool...»), que ce serait faire de la politique à l'école et ça, on n'en a pas le droit. Je vois bien qu'ils préféreraient sans l'ombre d'un doute s'amuser, hurler des slogans et chanter dans une manif que d'aller voir le Panthéon et les arènes, seuls monuments accessibles – à pied ! – dans un Paris paralysé.

Eh bien, puisqu'ils ne peuvent pas participer à la fête collective à laquelle pourtant ils ont été joyeusement conviés, ils auront quand même le dernier mot au moment où nous traversons la rue et donc la manif qui s'immobilise alors pour nous laisser passer. (Imaginez le tableau !). Empruntés aux slogans qu'ils ont entendus et enregistrés mieux que n'importe quelle table de multiplication vicieuse, quasiment sans avoir eu besoin de se concerter, un chant, un rythme, dit avec force et conviction s'élève au-dessus de la mêlée, qu'ils hurlent tous (mais sans la maîtresse, bien fait !):

« Public-privé / tous-ensemble - tous-ensemble / Public-privé ... »